PAUL-SENTENAC

Pierrot et les Artistes

Mémoires de l'ami Pierrot

PRÉSENTÉS PAR SUZANNE TEISSIER
et ornés d'illustrations par
Jacques Drésa, André Fraye, Pierre Laprade,
Henri Montassier, Fortuné Paillot, Gustave Pimienta,
Edouard-Marcel Sandoz, Antoine Watteau.

PARIS
EDITIONS SANSOT
R. CHIBERRE, Editeur
7, rue de l'Eperon, 7

MCMXXIII

Pour M. Pino de la Selva,
pour l'artiste, avec l'expression
de ma sympathie, ce livre sur
Pierrot, qui nous est venu de
la comédie italienne,

Paul Jeulin

Pierrot et les Artistes

Mémoires de l'ami Pierrot

DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES PARUS :

Le Salon des Poètes, conférence (Épuisé).

Tout mon cœur par tous les chemins, poèmes (Bernard Grasset, éditeur).

Toulouse et les Poètes, anthologie de poèmes sur la ville de Toulouse, en collaboration avec Henry Noëll. (Édition de La Terre Latine.)

La guirlande des Masques, portraits consacrés à quelques peintres, sculpteurs et dessinateurs modernes. Préface de Gustave Geffroy. (E. de Boccard, éditeur.)

La Lame et le Fourreau, roman. (R. Chiberre, éditeur.)

POUR PARAITRE :

Salons et Galeries du Paris d'antan et d'aujourd'hui.

La Palette du cœur, contes.

Notre cœur quotidien, poèmes.

Quelques paysages de mon intérieur, poèmes en prose.

La guirlande des Masques (2e série).

THÉATRE

Le Passeur amoureux, comédie en un acte, en vers.

Le Cadeau, comédie en un acte, en vers.

Le Nouveau Croquis, comédie en un acte, en prose.

Les Maories, scènes tahitiennes, tirées de Noa-Noa.

PAUL-SENTENAC

Pierrot et les Artistes

Mémoires de l'ami Pierrot

PRÉSENTÉS PAR SUZANNE TEISSIER
et ornés d'illustrations par
Jacques Drésa, André Fraye, Pierre Laprade,
Henri Montassier, Fortuné Paillot, Gustave Pimienta,
Edouard-Marcel Sandoz, Antoine Watteau.

PARIS
EDITIONS SANSOT
R. CHIBERRE, Editeur
7, rue de l'Eperon, 7

MCMXXIII

Il a été tiré de cet ouvrage
50 exemplaires de luxe
sur papier de Monval,
des fabriques de
Pierre Térouanne et Gaspard Maillol
(39, rue de Tascher, Le Mans).

PRÉFACE

Voici que Pierrot vient nous offrir ses mémoires... Ainsi que tous les personnages célèbres, il a été beaucoup chanté, chansonné, peint et caricaturé.

L'histoire de ses relations avec les artistes qu'il va nous conter aujourd'hui, l'ami Pierrot nous l'avait déjà donnée

sous forme de conférence dans un cabaret littéraire, en mars dernier, pendant la mi-carême, bonne saison pour Pierrot. C'est au « Caméléon », en plein cœur du Montparnasse des peintres, qu'il prit la parole sous les traits de notre confrère Paul-Sentenac, poète et critique d'art, qui arbora pour la circonstance le légendaire costume de satin à large collerette, blanc comme farine, et maquilla son fin visage selon la tradition du vieil amant de la lune.

Dans ce cadre un peu bohème où vibrait un public enthousiaste et compréhensif, ce Pierrot savant monta sur les tréteaux avec toute sa troupe, car il s'était assuré le concours d'artistes amis pour interpréter les poèmes et chansons illustrant sa causerie.

Ces collaborateurs de Pierrot méritent bien aussi leur rayon de gloire — mettons rayon de lune pour mieux rester dans la note ! Et cette douce lumière éclaire les noms de Marie-Marcilly, Méthivier, Gonnel, Vellini, Matho-

Nolla, Pierre Lambert, noms aimés de la foule et surtout de la foule des poètes que ces artistes servent comme on savait jadis servir les dieux, avec toute la noble ferveur des vrais croyants.

SUZANNE-TEISSIER.

Suzanne Teissier

dans le Pierrot de Banville

et le Pierrot Conférencier

Pour Suzanne TEISSIER,

qui a joué Pierrot dans le *Baiser* de Th. de Banville avec tout son lyrisme vibrant et sa fine espièglerie, pour celle qui interprète en poète les poètes, et qui a prêté son âme à mes vers, ce petit livre, de tout mon cœur tendrement reconnaissant.

P.-S.

Pierrot et les Artistes

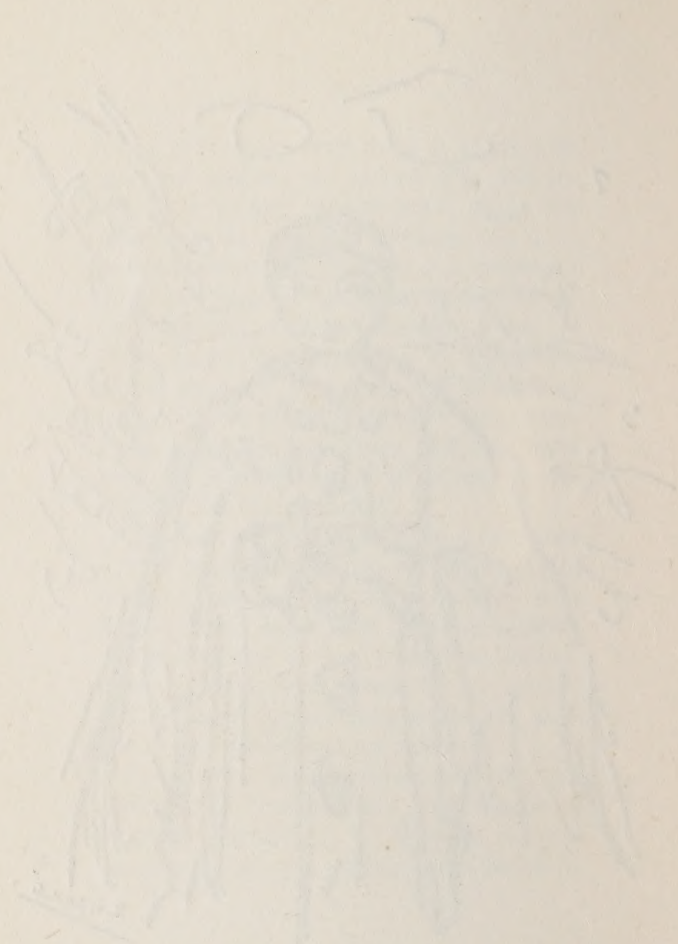
Je sais bien que j'ai toujours un peu l'air, moi, Pierrot, de tomber de la lune. Mais ce soir je dois avoir encore plus que d'habitude la mine quelque peu surprise et ahurie de quelqu'un qui se réveille. La blonde muse qui préside tous les lundis aux destinées du *Caméléon* et s'applique avec tant de bonheur à donner à ce cabaret caméléonesque tout naturellement chaque semaine une couleur nouvelle, Suzanne-Teissier, m'a tiré de quelque livre de poète où je dormais bien blanc entre les pages blanches. Elle m'a arraché

à une toile de peintre dans le silence de quelque musée ; ou encore elle m'a retiré d'un recoin poussiéreux, dans les coulisses de quelque théâtre. Là j'attendais entre un Scapin au manteau rayé de rouge et un jeune prince Hamlet, imberbe et mince comme celui de Mme Sarah-Bernhardt ou de Mme Suzanne Després, pâle dans son pourpoint noir, Scapin et Hamlet, mes deux cousins, presque mes deux frères, mon tour de reparaître sur la scène, de remonter sur les planches.

Me voici donc devant vous pour vous conter mon histoire, ou — ce qui est la même chose — pour vous narrer, sans doute d'une façon un peu décousue, comme il sied à mon caractère lunatique et un tantinet bizarre, ce qu'ont fait de moi depuis longtemps les poètes et les peintres, les artistes.

Pour vrai, des conférenciers du *Caméléon*, à commencer par Suzanne-Teissier elle-même, se seraient acquittés aussi bien que moi de cette tâche —

PIERRE LAPRADE



de cette blanche tâche, dirais-je, si une tache pouvait être blanche. En ce cabaret de Montparnasse tous les conférenciers ont bon bec, suivant une expression d'autrefois, ils ont de l'esprit et de la fantaisie, ils parlent devant un tonneau. Ceci n'est pas pour me déplaire. Ah ! s'il avait été question d'un conférencier à lunettes rondes, à cheveux grisons, à redingote noire, noire ! s'il avait été question d'un de ces académiciens que Banville a raillés par mä bouche, qui, devant une table au tapis vert, aurait entassé sur mes fragiles épaules des tomes et des tomes de poussiéreux bouquins, j'aurais été fort marri, et peut-être même me serais-je pendu de désespoir.

Un proverbe déclare que nul n'est jamais mieux servi que par soi-même. Je prends donc place à mon tour devant le traditionnel tonneau. J'espère qu'il ne sera pas pour moi celui des Danaïdes, et que je ne déverserai pas sur lui des flots de paroles inutiles. Car enfin

il s'agit ce soir d'une nouvelle incarnation de Pierrot. Après Pierrot croque-mort, Pierrot assassin, voilà Pierrot conférencier. Le moment d'ailleurs se trouve bien choisi pour jouer ce nouveau rôle. Par ce temps de la mi-carême, par ces jours de bals masqués, mon blanc costume se portant beaucoup, j'ai pu passer presque inaperçu.

C'est étonnant d'ailleurs : le costume de Pierrot demeure toujours à la mode. Et comme il reste toujours jeune ! Le mystère du visage enfariné garde éternellement un attrait un peu pervers.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille.

La collerette s'épanouit avec la grâce d'une grosse fleur. La large veste, les pantalons semblent avoir acquis une aisance nouvelle, une ligne plus esthétique, à force d'avoir été peints et repeints par les artistes.

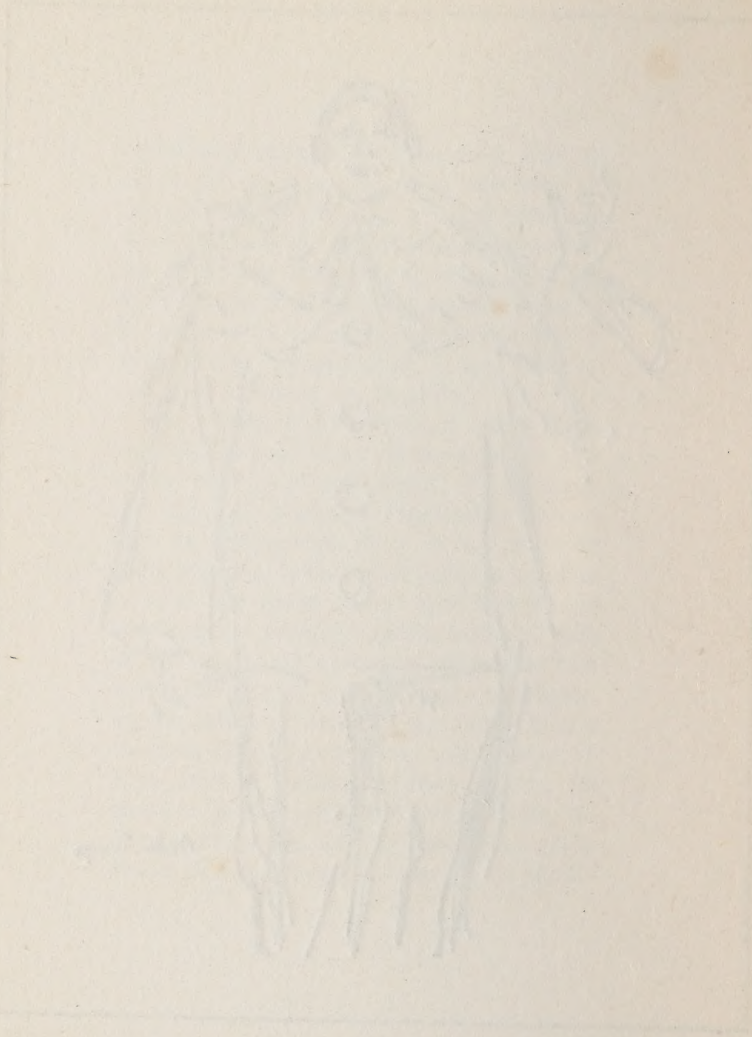
Et moi-même je demeure éternellement jeune comme le blanc fourreau qui me vêt. Et pourtant j'ai des années, des lustres, des siècles sur mon serre-

tête ! Je ne vois guère que le bonhomme Noël qui soit né bien avant moi. Il est vrai que, lui, il a toujours été vieux. Il a toujours eu la barbe blanche ; il a toujours été fatigué, il a toujours eu besoin d'un âne pour soulager ses vieilles jambes. Au contraire, moi, j'ai toujours eu la jeunesse. Sous mon serre-tête, mes cheveux ne sont pas blancs, et mon ample souquenille ne dissimule aucun embonpoint gênant. Je suis toujours prêt à danser, à sauter, à prendre la fuite, à enfiler la venelle, comme on disait jadis, après avoir accompli quelque méfait ou quelque malice. Je suis flexible et souple comme un long roseau sous le vent de la vie, mais je suis un roseau pensant.

Un roseau pensant ! C'est ce que je suis devenu aujourd'hui, c'est à quoi ont travaillé depuis des siècles à faire de moi les poètes et les artistes. Je porte aujourd'hui le lourd fardeau d'être une âme d'élite. Je suis atteint, comme on le serait d'une maladie, d'une

sensibilité aiguë et frémissante. J'ai un cœur ouvert à la pitié. J'ai une vive intelligence. Je réfléchis et je médite. Je suis philosophe. Je place un doigt effilé de poète sur mon front, et je pourrais tenir, comme Hamlet, entre mes mains le crâne d'un bouffon, celui du bouffon que j'étais uniquement, à mes débuts, sur les tréteaux de la foire.

Les porteurs de lyres ont voulu faire de Pierrot leur frère en rêverie. Je personnifie le type du rêveur, du pêcheur de lune. Je demeure l'incurable intoxiqué de l'opium du rêve. Je me grise de mes propres rêvasseries jusqu'à oublier le réel. De notre temps que l'existence est tournée presque exclusivement vers la recherche du matériel, alors que l'on n'est environné que d'esprits pratiques et de froids arrivistes, mon état d'âme devient bien dangereux. J'ai manqué d'en être la victime plusieurs fois. Et lorsque je me rends à travers Paris, de Montmartre qui est la butte des artistes à l'autre montagne sacrée, à Mont-



parnasse, lequel tire son nom, vous le savez, du souvenir des récitations poétiques qu'y tenaient les escholiers d'antan, il m'est arrivé souvent, cependant que je bayais aux étoiles, d'être menacé par l'automobile de M. Nouveau-Riche, fabricant de conserves de cornichons. Les diverses muses dont j'ai sucé le lait m'ont rendu sentimental sans remède. Ce pauvre Pierrot continue de croire à des choses auxquelles le scepticisme à la mode empêche d'ajouter foi aujourd'hui. Il croit à l'amour. Il croit aux sentiments élevés, généreux. Il est capable de demeurer des heures sous la fenêtre de Colombine, la fenêtre que la cruelle ne veut pas ouvrir, capable d'y demeurer parmi la neige, en égrenant d'amoureuses litanies, jusqu'à être trouvé au petit jour mort de froid, enseveli dans le linceul neigeux. Et il ne ressuscite, ce pauvre diable, que pour aller se brûler les ailes à nouveau à la flamme de l'amour. Mais les ailes de Pierrot — ses larges man-

ches blanches ne sont-elles pas des ailes ? — repoussent toujours.

Nos âmes peut-être sont faites un peu de toutes les âmes qui nous ont aimés et que nous avons aimées. Je me plais à le croire. Les poètes, en m'entourant de leur ferveur, m'ont communiqué leur don de s'exalter, leur esprit chimérique et leur force d'illusion. En dépit des souffrances que mes illusions m'ont causées, je les nourris toujours en moi jalousement. Je reste candide, ouvrant des yeux toujours neufs devant la vie, émerveillé comme un enfant. Pierrot est un grand enfant dans l'existence. Et vous pensez si ses compagnons profitent de son ingénuité de poète, comme ils ont autrefois tiré parti de sa niaiserie de valet. Valet ! Maintenant les poètes m'ont élevé au rang d'une sorte de prince, et je suis passé le premier des personnages de la familière comédie. Pierrot est devenu le lyrique de la bande, le sensible, doux et tendre comme une fillette ; il est le

raffiné. Mais nul n'est prophète dans son pays comme au milieu des siens. Aussi Arlequin persiste-t-il, en dépit de ma gloire, à m'allonger des coups de batte. Colombine dont je suis énamouré s'obstine, la coquette, à me torturer le cœur. Et Polichinelle et Cassandre continuent de ne me témoigner aucun égard.

Froissé dans ma tendresse, trompé dans la confiance que j'ai mise à tort dans les autres, rudoyé par le sort, penché sur le mystère indéchiffrable de la vie, je devais fatalement tomber en mélancolie. Mais broyer du noir, rêver noir, m'est interdit, à moi qui reste synonyme de blancheur. Et ma mélancolie la plus amère, ma détresse la plus désespérée conservent pourtant une apparence de clarté, dégagent de la lumière. C'est la clarté, la sérénité indéfinissables que l'art prête à ses interprétations même les plus émouvantes par leur tristesse. Si je suis parfois un triste, si je pleure, c'est avec la grâce du

saule pleureur qui penche vers les bassins ses fragiles branches.

Les Muses, en m'admettant à nouer avec elles leurs rondes, m'ont appris à danser au milieu de la nature. C'est dire qu'elles m'ont enseigné à me délecter devant les fleurs, les arbres, le printemps, le ciel, les jardins soleilleux ou sous la pluie, devant tout ce qui constitue les parures naturelles, si attachantes même dans leurs grisailles. Et la nature me console, et j'essaie auprès d'elle de me guérir lorsque j'ai l'âme malade.

Et me voici sautant et dansant, redevenu enfant, et riant presque de ma douleur. Je ris dans les larmes comme je pleure aussi au-dessus de mon sourire. Un jeune sculpteur, dont vous avez vu l'œuvre au dernier Salon des *Indépendants*, Pimienta, en traitant le buste de Pierrot, a imaginé entre le chapeau et la collerette le visage du pitre en deux parties, un côté pour la grimace de la moue, un autre pour l'en-

Gustave PIMIENTA

jouement du sourire. Et voilà bien, en effet, les deux profils qui à eux deux composent la face de Pierrot. Car si la mélancolie de ce dernier plaît aux poètes lyriques, sa fantaisie séduit et attire les humoristes. Ceux-ci m'ont prêté leur ironie mordante, leur verve malicieuse. J'ai maintenant de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Et je suis espiègle comme un gosse. Les enfants, d'ailleurs, m'aiment autant que les poètes, lesquels ont ceci de commun avec les enfants qu'ils se consolent, eux aussi, comme l'a écrit Anatole France, avec des images. Oui, j'ai une grande réputation chez les bambins, et il n'en est pas un qui ne connaisse pas mon petit chapeau pointu et ma figure enfarinée. Pierrot leur apparaît surtout comme un personnage de guignol, comme une sorte de pitre destiné surtout à provoquer leurs rires communicatifs. Il les fait rire.

Et ceci me ramène à mes origines. De ces origines, j'hésite un peu à vous

en parler. Les poètes, les peintres m'ont rendu vaniteux, en me gratifiant, dans leurs vers, leurs pièces et leurs toiles, de tant de qualités et de tant de dons. Pourtant, je ne voudrais point paraître renier mon passé, tout comme le premier parvenu venu.

Mais vraiment je me présente, à mon entrée sur la scène de la vie, sous un assez mauvais jour. Je suis un tantinet embarrassé et je suis bien tenté d'enfariner aussi mes origines. Et d'ailleurs elles sont si lointaines que vous m'excuserez si mes souvenirs paraissent un peu nébuleux. Je n'étais pas très intelligent à mes débuts, ni très spirituel, mais j'avais mille roueries et mille malices sous ma blouse. Je n'étais pas, je l'avoue à ma honte, très scrupuleux, et, si l'on avait connu jadis l'institution du casier judiciaire, le mien n'aurait sans doute pas eu la virginale blancheur de mon costume.

Je ne puis pas dire que je sois né tout à fait de père inconnu. On s'accorde à

me donner comme l'auteur de mes jours Pedrolino (Petit Pierre), personnage de la Comédie-Italienne, enfariné comme tous les baladins à grimaces d'alors, vêtu de blanc aussi. Il était fort complexe déjà, et c'est de lui que je tiendrais la complexité de mon caractère. Il y en a dans l'existence qui doivent leur réussite à la bêtise des autres. Le contraire se passa pour moi. Arlequin, jusqu'alors fort niais, s'avisa de devenir malin dans la peau de Dominique. Et comme, dans la troupe de la Comédie-Italienne, il fallait un personnage, comment vous dirai-je, peu dégourdi, mon destin m'appela à jouer ce personnage de niais et de poltron dont Arlequin-Dominique ne voulait plus. Je prenais donc place sur le Théâtre-Italien en la personne de Gieratone, qui s'affubla et m'affubla de la blouse blanche du paysan français. Ce Gieratone était un pitre d'envergure, un type dans le genre de Charlot, du cinéma. Il devint populaire. Pierrot était lancé. Et je marchais, dès ce jour, de

succès en succès. Mon costume se modifia légèrement, emprunta sa forme à celui du Pulcinella napolitain, mais garda sa blancheur. Je me prodigue. Je monte sur les théâtres de la foire, de la foire Saint-Germain à la foire Saint-Laurent. Je mime, j'improvise avec mes compagnons de la Comédie-Italienne, je chante et je danse. Mais le plus souvent je suis muet et je parle par signes. Ah ! dame, si j'en étais resté là, je n'aurais pu aujourd'hui faire cette causerie au *Caméléon*. Force m'aurait été de me borner à multiplier les gestes pour me faire entendre de vous. Sur les tréteaux, je suis quelquefois Gilles et quelquefois Pierrot.

Un autre comédien, après Gieratone, me porte également bonheur. C'est Hamoche. Et c'est pour Hamoche-Pierrot que Lulli compose *Au Clair de la Lune*. Des jaloux, des pions ont prétendu que Lulli n'avait pas écrit cette suave mélodie. Je me contente, en mime, de hausser les épaules.

Au Clair de la Lune, mon ami Pierrot. Vous jugez de ma célébrité sur celle de cet air éternel comme moi. L'ami Pierrot jouit, sous Louis XV, d'une telle vogue que les soldats d'un régiment d'infanterie, portant des uniformes tout blancs et perruqués à frimas, sont appelés précisément les « pierrots ». Au milieu du XVIII[e] siècle, un musicien français, Grétry, me prend comme un des principaux personnages de sa fine petite pièce *Le Tableau Parlant.* Je suis loin d'être muet maintenant.

Pourtant, je le redeviendrai au siècle suivant et je connaîtrai de nouveaux succès comme Pierrot pantomimique. Il n'y a pas de pantomime sans qu'y éclate, sinon toute la blancheur de mes vêtements, du moins celle de mon masque enfariné. Car je quitte quelquefois ma défroque pour revêtir, surtout dans les pantomimes marseillaises, les habits d'un personnage moderne, le vulgaire veston ou la tunique d'un petit soldat. Mais je demeure toujours le « Pierrot »

de la pantomime, j'en suis le rôle central, le pivot, et il n'existerait pas de pantomime sans le Pierrot.

Je figure dans *Pierrot ministre*, *Pierrot pochard*, *Pierrot malade*, *Pierrot Don Juan*, *Pierrot surpris*, *Pierrot en tournée*, *Pierrot et son chat* et tant d'autres. Paul Margueritte imagine *Pierrot assassin de sa femme* ; Catulle Mendès, *Chand d'habits* et le *Docteur Blanc* ; Champfleury, *Pierrot Marquis*, *Pierrot Pendu*. On sait que, plusieurs lustres après *Le Théâtre des Funambules*, *le Cercle Funambulesque* avait marqué une renaissance de la pantomime et apporté une véritable révolution dans l'art du mime. Et pourtant les auteurs des œuvres mimées me demeurèrent fidèles. C'est toujours Pierrot qui reparaît, dans l'*Enfant Prodigue*, dans l'*Age d'Or*, dans les autres transformations que j'ai énumérées sans beaucoup d'ordre.

Lorsque la pantomime se trouve un peu délaissée par les écrivains, — ils

JACQUES DRÉSA

ont tort d'ailleurs les écrivains, — le ballet recueille l'éternel Pierrot et le prend dans son mouvement rythmique et coloré.

Je suis mêlé à l'enchantement des *Ballets russes*, cette formule d'art si complète ; et les *Ballets Suédois* m'ont compté naguère, au théâtre des Champs-Elysées, parmi les danseurs de la *Boîte à Joujoux*, de Claude Debussy.

Dans mon existence mimique, je dois une belle chandelle, — vous voyez bien qu'en dépit de la chanson, ma chandelle n'est pas morte —, je dois une belle chandelle à Debureau, qui m'a empêché, en me ranimant sur la scène des *Funambules*, de tomber dans l'oubli où peut-être j'aurais sombré, et d'autres chandelles aussi à son fils, de même qu'au mime Paul Legrand, dont le nom demeure lié aux tréteaux des *Folies Nouvelles*, et enfin aux mimes Séverin, Paul Franck, Georges Wague. Séverin m'interprétait encore dernièrement dans *Chand d'habits*. Ce *Chand*

d'habits tient toujours, et on le reprend, presque chaque saison, avec un nouveau succès, depuis la date mémorable où la répétition générale en a eu lieu dans l'atelier du peintre Georges Rochegrosse, beau-fils de Théodore de Banville.

Ah ! Théodore de Banville ! il m'a redonné la parole et il m'a fait parler, sur les planches, en vers si riches. Grâce à lui, je me revanchais de mon silence de mime. Je conserve une légitime fierté d'avoir inspiré cette fine comédie *le Baiser* à l'auteur de Gringoire. Car Pierrot s'apparente par quelque côté à ce pâle Gringoire, aux longs cheveux couleur de maïs pâle, à ce Gringoire généreux, sarcastique, simple et naïf, ébloui par la grâce juvénile de Loyse, sa Colombine ou sa fée Urgèle, à lui. Banville a campé, dans *le Baiser*, un Pierrot si pimpant, si enjoué, ingénu et ardent à la fois, amoureux de l'amour avant d'être énamouré d'une créature plus que féminine, d'une fée,

comme il est aussi épris de la nature.

Un autre poète, héritier de la virtuosité de Théodore de Banville en même temps que du culte des romantiques pour les contrastes du rire et des larmes, Edmond Rostand, a aussi remis Pierrot sur le théâtre avec bonheur. Dans *les Deux Pierrots*, presque aussi connus que *le Baiser*, Rostand a ingénieusement dédoublé ce qui formait mon seul caractère. Il a créé un Pierrot qui pleure et un Pierrot qui rit, et il a placé entre les deux une Colombine cruellement hésitante entre ces deux amoureux si différents, mais également séduisants, l'un par sa tristesse, l'autre par sa gaieté. Les comédiens italiens restaient attachés à la coutume de tirer à l'ouverture de chaque saison un feu d'artifice. Mais ici c'est Banville et Rostand qui répandent dans leurs pièces un véritable feu d'artifice de mots.

Et bien d'autres poètes m'ont fait enchaîner les vers aux vers dans des pièces de théâtre qu'ont abritées des scènes

plus ou moins illustres. Tout le monde ne peut pas être joué sur la scène de la Comédie-Française, et il est permis d'avoir du talent sur des planches moins connues. Mon cœur généreux se tourne aussi vers les auteurs plus obscurs, vers ceux qui, quelquefois fort bien doués, n'ont pas tout à fait réussi, parce qu'ils n'ont pas rencontré sur le rude chemin de l'art la fée de la Chance, à la glorieuse chevelure d'or, ou plus simplement la rare dame Occasion qui, elle, ne possède qu'un seul cheveu.

J'ai de la reconnaissance pour tous ceux qui ont du talent par ma voix. Et je n'oublie pas Millevoye, l'auteur du *Dîner de Pierrot*, non plus qu'Emile Veyrin, celui de l'*Embarquement pour Cythère* où le jeune prince, en prenant, pour la fête galante, le déguisement de Pierrot, — ce qui est bien flatteur pour mon costume, — emprunte en même temps mon âme, et cache sous de fines plaisanteries son attendrissement. Et je ne me suis pas dessouvenu de l'écrivain

qui mit à nu sur la scène mon *Cœur de Pierrot*. Dans ce petit acte en vers, Alfred Fourtier a montré un Pierrot quittant sa compagne, en dépit de la tendresse par quoi ils étaient unis sous le toit de leur chaumière.

Mais l'homme — hélas ! — ne sait pas encore être heureux,
Et le bonheur pour lui, c'est toujours *autre chose...*

Lorsque l'inconstant rêveur revient de son erreur vers le foyer, c'est pour y voir mourir la pauvre Colombine. Voilà que je m'exprime en vers, en vous résumant cette historiette. L'habitude des poètes ! Et voilà au moins une Colombine qui ne se moque pas de son Pierrot, mais l'aime jusqu'à en mourir. D'ailleurs, la Colombine de Rostand se montrait, elle aussi, bien éprise entre ses deux soupirants.

Mais tous les poètes ne sont pas doués pour l'art dramatique. On soutient même, — la question est trop délicate pour

que je me prononce et je n'ambitionne pas le sceptre de la critique, — que le poète et le dramaturge ne fraternisent pas dans le même individu. Donc, beaucoup de poètes, fuyant la scène, se sont contentés de me glisser dans leurs volumes de vers.

Tous ceux qui ont accordé leurs lyres pour chanter la blancheur et le serre-tête noir de Pierrot, — pâté d'encre sur une page immaculée, — se présentent en si grande quantité que je risquerais de bavarder devant vous pendant plusieurs lunes sans être sûr de les avoir nombrés et nommés tous, n'en ayant oublié aucun. Classiques ou verslibristes, beaucoup de poètes m'ont dépeint avec une plume aussi évocatrice que le pinceau du peintre. J'ai essayé de vous exposer, au début de cette causerie, le caractère, l'âme qu'ils m'avaient communiqués et de vous marquer tout ce dont je leur suis redevable. Les Parnassiens ont payé un large tribut d'adoration à ma funambulesque personne.

Théodore de Banville, dans ses *Odes* aussi *funambulesques*, m'a joué le tour, mais il l'a fait avec tant de verve que j'aurais mauvaise grâce à lui en garder rancune, de me faire devenir homme. Au reste, il se rend bien compte que cette métamorphose ne m'enchante pas, et il montre combien j'ai regret à ma blanche fonction de Pierrot.

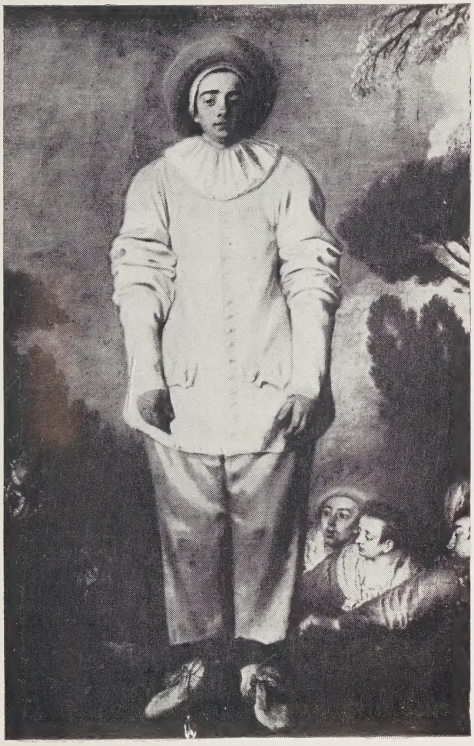
J'étais Pierrot. Voler au rôtisseur son rôt,
Dérober des poissons aux dames de la [Halle
Tout en les fascinant d'un œil tragique et [pâle,
Boire, manger, dormir, tels étaient mes [destins,
Et je goûtais l'ivresse énorme des festins !
Plus blanc que l'avalanche et que l'aile des [cygnes,
J'étais spirituel et je parlais par signes.
Avec mon maître, vieux et sinistre coquin,
Nous poursuivions dans les campagnes Ar- [lequin
Et sa délicieuse amante Colombine.
Mais dès que je levais contre eux ma carabine,
Sur un fleuve brillant comme le diamant
Ils s'enfuyaient dans des nefs d'or. C'était [charmant.

Nous nous rencontrions parfois. Moins
[doux qu'Arbate,
J'assommais Arlequin avec sa propre batte.
Colombine, fuyant la cage et le réseau,
M'effleurait, en son vol tremblant, comme
[un oiseau ;
Je prodiguais, parmi les cris et les tumul-
[tes,
A Cassandre ébloui, des coups de pieds oc-
[cultes.

Mon supplice, d'ailleurs, ne dure pas, et voici que je retourne à mon premier état.

Mon teint moins agité prend des tons de
[farine ;
Je suis comme tous les ténors, je perds ma
[voix ;
Et je ris déjà comme un bossu, quand je
[vois
Pâlir mon nez, pareil à celui de la lune.
Les femmes accourront — Qu'il est beau !
[dira l'une,
Et j'aurai des effets de neige sur mon front.
Et lorsque les petits enfants apercevront
Mon visage embelli d'une blancheur su-
[prême,
Ils diront : J'en veux. C'est de la tarte à la
[crème !

ANTOINE WATTEAU



Avant Banville, Théophile Gautier, partageant le même culte pour moi, avait fixé sur l'un de ses *Emaux et Camées*, un Pierrot :

Battant de l'aile avec sa manche
Comme un pingouin sur un écueil.

Catulle Mendès ajoute aussi un joyau à ma couronne. Il invente à mon sujet une plaisante anecdote, *Pierrot fâché à cause de la lune*. Fatigué d'être comparé à la lune, Pierrot se retire avec son chien dans la solitude des champs. Mais l'animal aboie, prenant la figure de son maître pour la face lunaire.

Les Parnassiens et les Symbolistes sont entrés en lutte, ainsi que vous le savez. Mais j'ai l'honneur de les réconcilier au moins sur un point. Car les partisans du Symbole, tout comme les ciseleurs du Parnasse, tressent des vers au même Pierrot, ainsi qu'on noue des guirlandes. Le doux Paul Verlaine lui consacre plusieurs poèmes :

Et son spectre aujourd'hui nous hante, mince et clair,

confesse-t-il dans le *Pierrot* de *Jadis*. Dans *Parallèlement*, Verlaine dessine une inoubliable figure de *Pierrot gamin*.

Jules Laforgue, pour l'*Imitation de Notre-Dame la Lune*, compose avec son ironie un peu amère mais si neuve toute une troupe de *Pierrots*. L'un des plus typiques est celui qu'il décrit ainsi :

C'est, sur un cou qui, raide, émerge
D'une fraise empesée idem,
Une face imberbe au cold-cream,
Un air d'hydrocéphale asperge.

Il est toute une pléiade de chansonniers, de poètes et d'artistes qui, bien que s'étant ralliés autour du légendaire et fameux *Chat noir*, ont témoigné aussi beaucoup de ferveur à la blanche personnalité funambulesque. Les adeptes du *Chat noir* sont, hélas ! aujourd'hui dispersés. Mais ce matou un peu diabolique a été pour beaucoup comme une sorte de porte-bonheur et les a aidés à faire leur chemin. L'un du groupe du *Chat noir*, le sympathique poète Louis

Richard, a écrit, au sortir de l'adolescence, sur Pierrot une alerte petite pièce de vers qu'il aurait tort de renier et qui prend place dans son recueil *l'Amour qui chante.*

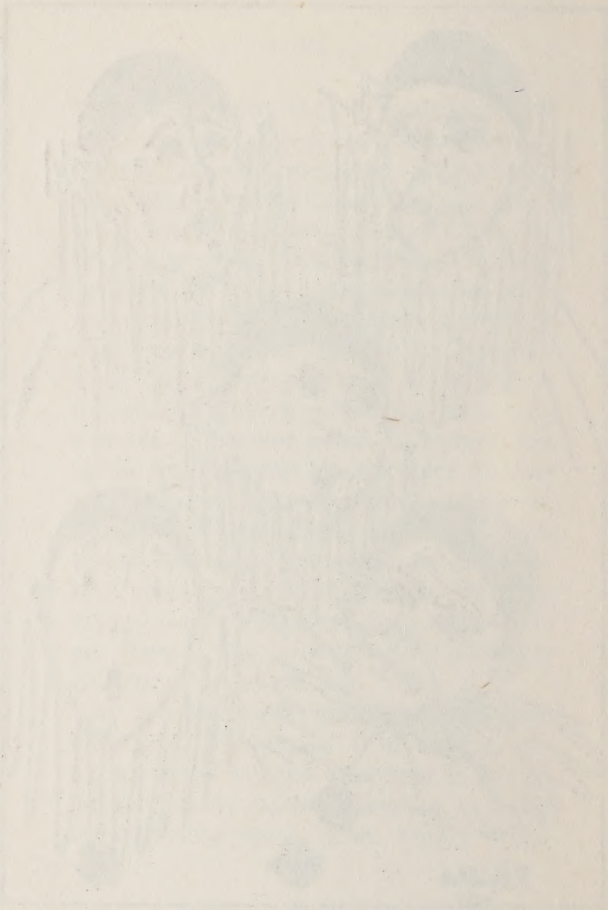
Les écrivains d'une génération plus jeune semblent manifester moins de goût pour se grouper dans les barrières d'une école, comme on se serre entre les barrières d'un parc à moutons. Ils prétendent rester plus indépendants. Ou bien ce sont peut-être les écoles qu'ils fondent, — car il en est pourtant encore de possédés de cette louable manie, — qui sont plus éphémères et ont moins de retentissement que naguère. Mais, embrigadés ou libres, fantaisistes ou sérieux, les jeunes poètes continuent la tradition de leurs aînés et m'accommodent à leur façon, en un impressionnisme lyrique.

Fernand Gregh, lequel a si bien traduit notre sensibilité moderne, a brodé de curieuses *Variations* sur les *Ballets Russes*. Dans l'une de celles-ci, il m'a

défini de la façon la plus saisissante par une image intensément concentrée : *Pierrot, sanglot enfariné.* Inoubliable trouvaille ! Francis Carco, dans un original poème de la *Bohème et mon Cœur*, intitulé *Carnaval*, a vu en moi le dernier bohème. Un autre poète, auquel la critique d'art a offert des détours colorés, a dans son premier volume de poèmes, *Tout mon cœur par tous les chemins*, brossé un tableau printanier avec une histoire de *Pierrot pendu.* L'auteur m'a confié qu'il gardait à cette pièce de vers une certaine tendresse, parce qu'elle lui avait causé une de ses premières émotions d'écrivain. La poésie de ce débutant, alors qu'elle était publiée dans une revue, avait été signalée dans le *Mercure de France*, et par M. Charles-Henry Hirsch, s'il vous plaît.

Je fournis ainsi aux poètes un prétexte pour s'exprimer. Il en est qui empruntent ma bouche enfantine et rougie de fard pour parler d'amour à celles dont ils sont épris. Ainsi Albert Wille-

FORTUNÉ PAILLOT



met, dans ses strophes de Pierrot à Colombine. Albert Willemet est un jeune poète. Et Georges Lorin est demeuré jeune. Il me fait songer à ce personnage de Courteline qui a les cheveux gris et qui répond à l'interrogatoire d'un commissaire de police bon enfant en avouant « 25 ans ». Ce personnage de Courteline estime que les vingt-cinq ans sont le bel âge et il proclame que c'est pour cela qu'il les a gardés. Georges Lorin aussi a gardé vingt-cinq ans. Ses poèmes de Pierrot et de Colombine témoignent d'une jeunesse d'inspiration qui ne l'a pas encore abandonné.

Je vous ai assez prouvé, avec documents à l'appui, que j'avais été, moi Pierrot, vraiment gâté par les porteurs de lyres. Il y a bien le revers de la médaille dans cet engouement que sans cesse la poésie nourrit pour Pierrot. Car il y a les mauvais poètes, ceux qui, au lieu de bouquets de roses — de roses blanches — fraîches et sentant le jardin, me décernent des bouquets de fleurs en pa-

pier de soie, propre à envelopper des paquets, pour ne pas dire davantage. Mais l'hommage des rimeurs, bons ou mauvais, me cause toujours une certaine délectation. Je ressemble assez aux femmes, lesquelles se montrent flattées par tous les compliments et toutes les déclarations. Pierrot n'est-il pas capricieux et nerveux comme une femme ?

Léger défaut, mais que de qualités en revanche ! Je suis savant. Je ne vous avais pas, je crois, encore révélé ce dernier avantage. Des auteurs m'ont fait prononcer des mots anglais. Et je sais aussi du latin. *Ut pictura poesis.* La poésie est comme la peinture, et la peinture est comme la poésie.

Si l'ami Pierrot a tenté les poètes, il possède aussi la gloire d'avoir attiré beaucoup les peintres, les dessinateurs, les pastellistes, ceux qui peignent à l'huile et à l'aquarelle, à la tempera, les graveurs sur bois, les aquatintistes, etc., tous enfin. Il demeure aussi portraituré que son compagnon Arlequin. Il

semblerait pourtant que celui qui assemble en losanges sur son costume toutes les couleurs de la palette dût davantage séduire les coloristes. Mais les gammes des blancs présentent des difficultés dont les plus subtils d'entre les peintres aiment de se jouer. Les peintres manifestent beaucoup de goût pour peindre la nature blanche, la neige ou les arbres tout enfleuris de blanc au printemps.

L'un des premiers peintres qui brossa le portrait de Pierrot, Watteau, exécuta avec lui une œuvre de génie. Le *Gilles* se classe parmi les chefs-d'œuvre du Louvre. Dans son livre sur Watteau, Camille Mauclair a analysé avec son habituelle pénétration ce tableau, « *un des plus beaux qu'on ait jamais faits* ».

Et il continue : « *Gilles, que nous appelons Pierrot, est là debout, en blanc, les mains pendantes. Il est vêtu d'une blouse et d'un pantalon court et large, dont le satin se dore d'une lumière exquise. Rien de plus beau que cette symphonie de blanc réchauffée*

d'or pâle, glacée d'argent dans les ombres. Gilles est là, naïf, avec sa bonne figure étonnée, douce, indiciblement résignée, aimable jusque dans l'inquiétude et la mélancolie. Tout son être exprime la confiance sentimentale, touchante et un peu risible : sur ses traits un peu gros, sa bouche poupine, ses yeux saillants, son front sans colère, se lisent la candeur et l'inoffensive tristesse. Derrière cette haute figure, au bord d'un tertre, émergent les têtes de ses compagnons, l'audacieux Arlequin qui ricane, Colombine, le docteur noir et méchant, juché sur un baudet dont l'œil doux et désespéré est inoubliable. Tous semblent comploter contre leur blanc camarade, leur souffre-douleur, l'éternelle dupe de l'amour. Et il y a dans ce tableau un tel mélange de grâce, de sourire, de peine, de facticité et de profondeur, qu'on en reste troublé, ému, partagé entre l'enthousiasme pour la radieuse exécution et la méditation sur l'esprit de cette œuvre absolument

HENRI MONTASSIER

étrangère au sentiment du XVII^e^ *et du* XVIII^e^ *siècle. Là Watteau se découvre, phénomène sans relations avec son siècle. Là il apporte son rêve.* »

Du dix-huitième siècle, j'exécute un saut, « *un saut de puce* », pour rappeler Verlaine, ou des sauts

De carpe également pour étonner les sots,

en souvenir de Théodore de Banville, et je me retrouve au milieu du dix-neuvième siècle. Gérôme, dans une composition d'un sentiment romantique, représente un infortuné Pierrot mourant du coup d'épée d'Arlequin, dans un coin enneigé du bois de Boulogne, après un *Duel à la sortie du bal masqué*. L'anecdote fleurit à cette époque dans la peinture. Et c'est l'*Ivresse de Pierrot* que décrit Couture dans un petit tableau où il fait de l'idéaliste chevalier de la lune une pauvre loque, effondrée sur une chaise, devant une table, les manches pendantes, pareilles à des ailes cassées.

Les coloristes modernes se montrent

par bonheur bien plus amènes. Ils se préoccupent heureusement de délecter nos yeux par l'harmonie des couleurs suaves et des lignes aux souples arabesques décoratives. Pierre Laprade s'est plu à peindre Pierrot, de son pinceau moelleux, au milieu des branches des parcs, pour des trumeaux de glace ou sur des paravents. Parmi les nombreux Pierrots qu'il a multipliés à l'aquarelle pour des illustrations de livres, il a imaginé *Le Pierrot à la rose*, tenant entre ses doigts une rose carminée, tout épanouie. Jacques Drésa, ranimant les grâces du temps des Fêtes galantes, a également fait de Gilles-Pierrot un personnage de paravent et l'a pris aussi, bien souvent, pour sujet de ses gouaches si délicates. Jules Flandrin, harmonieux assembleur de taches colorées, comme André Fraye, s'est procuré un visible plaisir en plaçant un Gilles tout blanc entre deux filles d'Eve, enveloppées de châles diaprés. Voilà pour le côté *Salon d'automne*.

Mais je compte aussi des partisans dans les Salons printaniers, du côté *Artistes français* et *Société Nationale*. Jean-Gabriel Domergue s'avère un des plus chauds. Et il est chaud par la palette aussi. Il me profile, penché devant une marquise minaudière, dans sa *Leçon d'amour dans un parc*. Et dans une autre scène, cet élégant coloriste dresse une svelte Colombine s'abandonnant à l'étreinte de ce rêveur de Pierrot, cependant qu'elle laisse poser à Arlequin un tendre baisemain sur ses doigts. Paul-Albert Laurens reprend le thème inépuisable de l'éternel trio. Colombine déguisée en sultane, à l'instar de la princesse Murat, étendue sur un divan, paraît disposée à écouter Arlequin, cependant qu'à l'autre bout, Pierrot, à genoux, tend à la coquette un large bouquet de roses incarnates, au col de papier blanc. Henri Montassier, dans ses mascarades follement gracieuses, ne saurait oublier le blanc compagnon qu'il figure volontiers sautillant avec insouciance.

Le plâtre, le marbre, la pierre fournissent aux sculpteurs une matière dont la blancheur se prête bien au moulage ou à la taille directe des effigies du blanc Pierrot. Bristol est le père d'un petit Pierrot adolescent exposé naguère au grand Salon. Patlagean et, avec lui, d'autres statuaires, ont mêlé souvent au blanc peuple des statues, dans les expositions, des Pierrots. Mais celui d'André Vermare a été coulé dans le bronze, et, le mime Georges Wague ayant servi de modèle, il ne pouvait que se présenter délicat, expressif, distingué d'allures. Mais revenons aux peintres.

Le peintre fantaisiste Chéret ne manque pas de comprendre et de mettre presque toujours au premier plan le blanc amoureux de la lune parmi sa farandole bigarrée de personnages de la Comédie-Italienne, qu'il a reprise si souvent et avec quoi il a encore décoré le rideau vivant de l'ancien théâtre Grévin. Chéret s'est également

EDOUARD-MARCEL SANDOZ

servi du même personnage enfariné pour personnifier la pantomime sur l'un des quatre panneaux d'un paravent exécuté en tapisserie par la manufacture des Gobelins, sur l'intelligence initiative de Gustave Geffroy.

Pourtant, dans le domaine de la fantaisie, celui qui m'a le plus souvent dessiné et peint c'est le maître Willette. Dans ses grandes compositions décoratives, dans ses silhouettes pour le *Chat Noir*, dans ses dessins pour les journaux, il m'a figuré, avec une variété toujours renouvelée, une inépuisable verve, tantôt enfantin, pareil à quelque angelot se découpant non sur un ciel de Boucher, mais sur un ciel montmartrois, tantôt mûri, satirique et amer. Willette a même eu l'audace de concevoir le Pierrot vêtu de noir, mais il a apporté dans son innovation, un tantinet sacrilège, tellement d'esprit qu'en modifiant du blanc au noir mon vêtement, il n'a pas changé pourtant l'essentiel de mon caractère. Le grand

Willette, qui a même publié pendant un certain temps un journal, le *Pierrot*, s'est pénétré de ce type jusqu'à s'identifier presque avec lui. On a surnommé Willette le Pierrot, de même qu'on l'avait fait pour Banville.

Pour m'éviter, comme l'a dit le poète du *Baiser* lui-même, Banville, des transitions plus grosses que des câbles, Willette me fournit le moyen, l'échelle, pour passer aisément des peintres chez les humoristes. Car le maître Willette, peintre et humoriste, réunit en lui les deux genres. Les humoristes, vous le pensez bien, se disputent mon drôle de corps. Pierrot est aussi indispensable à une exposition de l'Humour qu'il l'est à la représentation d'une pantomime. Il n'y a pas un Salon d'Humoristes où l'on ne s'arrête devant une de mes attitudes comiques, où l'on ne s'amuse d'un de mes mots les plus drôles. Et on lit au-dessous la signature de Léandre, de Neumont, de Louis Morin, d'André Warnod, de tant d'autres.

Avec les Humoristes, voisinent les dessinateurs des élégances modernes, les illustrateurs raffinés des publications de choix. Ceux-ci, les Brunelleschi, Gir, Georges Barbier, Siméon, Fortuné Paillot, Lorenzi, Manuel Orazi, devaient tout naturellement ne pas dédaigner « le *dandy de la lune* » ainsi baptisé par Jules Laforgue. Et Pierrot s'étale élégamment attifé, pomponné, empoudré, pimpant, aux devantures des librairies, à tous les kiosques de journaux, non seulement aux jours de Carnaval, mais tout au long de l'année, sur les couvertures de la *Vie Parisienne*, de *Je Sais Tout*, de *Vogue*, etc. Il me faudrait, pour être complet, citer tous les journaux illustrés. Je demeure donc très connu. Je l'emporte même sur M. Mandel dont la célébrité sera moins durable que la mienne.

Une des marques de la gloire consiste à être pris pour modèle dans l'ornementation des bibelots, des têtes de pipe, ou des pots à tabac. Cette marque,

Pierrot n'a pas à l'envier. Un sculpteur de talent et de goût, Edouard-Marcel Sandoz a réalisé toute une série de Pierrots exécutés en porcelaine de Limoges et qui se trouvent en vente dans tous les grands magasins. On confectionne avec mon personnage de curieuses poupées modernes en étoffe. Et celles-ci ne sont que les descendantes des pittoresques marionnettes habillées de Séraphin, à la fin du dix-huitième siècle.

Je deviens même un sujet pour la réclame des produits pharmaceutiques, des savons et des parfums. Songez à la ouate thermogène et au Pierrot qui crache le feu. Songez au *Parfum Tendre*, au long et fin Pierrot, debout, en extase, les mains jointes, devant le flacon d'odeur que lui présente une blonde Colombine dont la robe rappelle les pétales d'une large rose. Songez au Pierrot à la bulle de savon, à celui qui se rase et à tous leurs frères de l'affiche, tous plus ingénieux les uns que les autres. Et je n'ai pas touché d'argent pour

ces diverses publicités. Je ne suis pas un homme d'affaires ; j'ai toujours la bourse plate.

Mais j'inspirerai les artistes, les poètes et les peintres de demain comme j'ai inspiré ceux d'hier. Car Pierrot représente ce qui ne meurt pas. Il est le blanc jet d'eau jaillissant de l'âme et retombant en harmonieux murmures ; il personnifie l'émotion du poète, le cœur fervent de l'amoureux, la fantaisie de l'esprit, la poursuite du rêve. Il reste, non le valet, mais le page de la lune. Et il y aura toujours des rêveurs à la lune qui tourneront leurs yeux vers l'ami Pierrot pour qu'il intercède auprès de sa reine.

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE Pages

Préface 5
Pierrot et les artistes..... 13

ILLUSTRATIONS

Pierre Laprade 15
André Fraye 21
Gustave Pimienta 27
Jacques Drésa 35
Edouard-Marcel Sandoz 45
Fortuné Paillot 51
Henri Montassier 57
Antoine Watteau 63

Paris. — Société française d'imprimerie (L. Cadot, dir.),
12, rue de la Grange-Batelière.

PRIX : SIX FRANCS